

DIANA  
GABALDON



*L'Écho  
des cœurs lointains*

PARTIE 2 — LES FILS DE LA LIBERTÉ

Libre  Expression

DIANA  
GABALDON

*L'Écho  
des cœurs  
lointains*

PARTIE II  
LES FILS DE LA LIBERTÉ

ROMAN  
Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Philippe Safavi

Libre  Expression

Une compagnie de Quebecor Media

Cinquième partie

# VERS LE PRÉCIPICE



*La croisée des chemins*

William prit congé des Hunter à un carrefour anonyme quelque part dans la colonie du New Jersey. Il était préférable de ne pas les accompagner au-delà. Leurs questions sur la position des forces continentales étaient accueillies avec de plus en plus d'hostilité, ce qui signifiait qu'ils n'en étaient plus très loin. Ni les sympathisants des rebelles ni les loyalistes craignant les représailles d'une armée à leur porte ne souhaitaient renseigner de mystérieux voyageurs qui pouvaient bien être des espions, ou pire.

Les quakers s'en sortiraient mieux sans lui. Ils étaient si exactement ce qu'ils paraissaient être, et la détermination de Denzell à servir comme médecin était à la fois si simple et admirable que, s'ils étaient seuls, les gens les aideraient plus volontiers. Du moins, ils répondraient plus facilement à leurs questions. En revanche, avec William...

Au début de leur voyage, il lui avait suffi de déclarer qu'il était un ami des Hunter. Les gens étaient intrigués par le petit groupe, mais pas suspicieux. Cependant, à mesure qu'ils s'enfonçaient dans le New Jersey, l'agitation devenait tangible. Des fermes avaient été pillées par des expéditions de ravitaillement. Celles-ci pouvaient être organisées par des Hessiens de l'armée de Howe, voulant attirer Washington hors de sa cachette dans les montagnes de Watchung, comme par des troupes continentales cherchant désespérément de la nourriture.

Les fermiers, qui en temps normal auraient chaleureusement accueilli des voyageurs inconnus pour les nouvelles qu'ils pouvaient transmettre, les repoussaient désormais avec leurs mousquets et leurs insultes. Il était de plus en plus difficile de s'approvisionner. La présence de Rachel leur permettait parfois d'approcher suffisamment les autochtones pour leur offrir de l'argent. La petite réserve de pièces de William leur fut fort utile. Denzell avait placé le gros du produit de la vente de leur maison dans une banque à Philadelphie afin d'assurer l'avenir de sa sœur. Quant aux billets émis par le Congrès américain, personne n'en voulait.

William pouvait difficilement se faire passer pour un quaker. Sa taille et son allure mettaient les gens mal à l'aise tout autant que son silence car, se souvenant du triste sort du capitaine Nathan Hale, il refusait de prétendre vouloir s'enrôler dans l'armée continentale ou de poser des questions qui pourraient plus tard permettre de l'accuser d'espionnage.

Il n'avait pas discuté de leur séparation avec les Hunter, et ces derniers avaient soigneusement évité de l'interroger sur ses projets. Néanmoins, tous savaient que le moment était venu. Il le perçut dans l'air à son réveil. Quand Rachel lui tendit un morceau de pain pour le petit déjeuner, sa main effleura la sienne, et il se retint de justesse de s'y attarder. Elle le sentit et releva des yeux surpris vers lui. Ce matin-là, ils étaient plus verts que marron. Il aurait volontiers envoyé la sagesse au diable pour l'embrasser (il pensait qu'elle ne s'y objecterait pas) si son frère n'avait surgi au même moment d'entre les buissons, reboutonnant sa braguette.

Il choisit le lieu, tout à coup. Repousser l'échéance ne servait à rien et mieux valait ne pas trop réfléchir. Il arrêta son cheval au milieu d'un carrefour, surprenant Denzell, qui tira trop brusquement sur ses rênes et fit regimber sa jument.

— C'est ici que je vous abandonne, annonça William plus sèchement qu'il ne l'avait voulu. Je continue vers le nord alors que vous devriez vous diriger vers l'est, où vous rencontrerez tôt ou tard des représentants de l'armée de Washington...

Il hésita, mais ils devaient être mis en garde. D'après ce que leur avaient dit des fermiers, Howe avait envoyé des troupes dans la région.

— ... Si vous tombez sur des troupes britanniques ou des mercenaires hessiens... Vous parlez allemand ?

— Non, répondit Denzell, juste un peu de français.

— C'est parfait. La plupart des officiers hessiens le parlent couramment. Si ce n'est pas le cas et que les Hessiens vous donnent du fil à retordre, dites-leur : *Ich verlange, euren Vorgesetzten zu sehen; ich bin mit seinem Freund bekannt*. Cela veut dire : « Je demande à voir votre officier. Je connais son ami. » Dites la même chose si vous rencontrez des troupes britanniques.

Il ajouta un peu sottement :

— En anglais, bien sûr.

Cela fit sourire Denzell.

— Je te remercie, mais s'ils nous conduisent à leur officier et que celui-ci nous demande le nom de cet ami théorique ?

— Cela n'aura guère d'importance. Une fois devant un officier, vous serez en sécurité, mais vous pouvez répondre Harold Grey, duc de Pardloe, colonel du quarante-sixième régiment d'infanterie.

Contrairement à son père, oncle Hal ne connaissait pas tout le monde, mais tout le monde dans l'armée le connaissait, ne fût-ce que de réputation.

William vit Denzell remuer les lèvres, mémorisant le nom.

Rachel l'observait attentivement sous le bord affaissé de son chapeau. Elle redressa ce dernier pour le regarder dans le blanc des yeux.

— Et qui est cet Harold pour toi, ami William ?

Il hésita à nouveau mais, après tout, cela n'avait plus d'importance. Il ne reverrait jamais les Hunter. Même s'il savait que les quakers ne se laissaient pas impressionner par les rangs et les titres, il se redressa fièrement sur sa selle.

— Un parent.

Il fouilla dans sa poche et en extirpa la petite bourse que lui avait donnée Murray.

— Prenez ça, vous en aurez besoin.

Denzell la repoussa d'un geste de la main.

— Nous avons ce qu'il faut.

— Moi aussi, insista William.

Il la lança à Rachel, qui la saisit au vol par réflexe. Elle paraissait aussi surprise par sa propre réaction que par le geste de William. Ce dernier lui sourit, le cœur gros.

— Bonne chance, lança-t-il sur un ton bourru.

Il fit tourner son cheval et s'éloigna au petit trot sans se retourner.



Denzell le regarda s'éloigner et glissa à sa sœur :

— Tu sais que c'est un soldat britannique ? Probablement un déserteur.

— Et alors ?

— La violence accompagne ce genre d'homme. Tu le sais. Rester trop longtemps en sa compagnie est dangereux, non seulement physiquement mais aussi pour ton âme.

Rachel resta silencieuse un long moment, contemplant la route déserte. Les arbres résonnaient du bourdonnement des insectes. Puis elle fit tourner sa mule et déclara sur un ton calme :

— Denzell Hunter, tu ne serais pas un hypocrite ? Il a sauvé ma vie et la tienne. Tu aurais préféré lui tenir la main devant mon cadavre coupé en morceaux dans cet endroit affreux ?

— Non, répondit son frère aussi calmement. Je remercie Dieu qu'il ait été là pour te sauver. Je pêche peut-être en préférant ta vie au salut de l'âme de ce jeune homme, mais je ne suis pas assez hypocrite pour ne pas le reconnaître.

Elle fit une moue narquoise, ôta son chapeau et l'agita devant elle pour chasser un nuage d'insectes.

— Je suis honorée. Mais pour ce qui est du danger de fréquenter des hommes violents... n'es-tu pas en train de me conduire auprès d'une armée pour nous enrôler ?

Il émit un petit rire contrit.

— Bien vu. Tu as peut-être raison et je suis un hypocrite. Mais, Rachel... (il se pencha et saisit la bride de sa mule pour l'empêcher de se détourner)... tu sais que je ferai tout pour qu'il ne t'arrive aucun mal. Tu n'as qu'un mot à dire et je trouverai une famille d'Amis pour t'accueillir. Tu seras à l'abri. Je sais que le Seigneur m'a parlé, et je dois obéir à ma conscience.

Elle le dévisagea longuement.

— Qui te dit que le Seigneur ne m'a pas parlé, à moi aussi ?

Les yeux de Denzell s'illuminèrent derrière ses lunettes.

— Vraiment ? J'en suis très heureux pour toi. Que t'a-t-il dit ?

— Il m'a dit : « Empêche ta tête de lard de frère de commettre un suicide ou tu auras des comptes à me rendre. »

Elle lui tapa sur les doigts pour lui faire lâcher sa bride.

— Si nous devons rejoindre l'armée, Denny, ne perdons plus de temps. Allons-y.

Elle donna un violent coup de talons dans les côtes de sa mule, qui sursauta et partit à fond de train sur la route, arrachant un cri de surprise à sa cavalière.



William chevaucha quelques minutes le dos bien droit, exhibant l'élégance de sa monte. Une fois que la route eut décrit un virage et qu'il fut hors de vue, il ralentit et se détendit légèrement. Il était navré de quitter les Hunter, mais ses pensées le portaient déjà vers l'avenir.

Burgoyne. Il l'avait déjà rencontré une fois, dans un théâtre où il avait assisté à une pièce écrite par le général en personne. Il ne se souvenait pas de la trame narrative, car il avait été trop occupé à flirter du regard avec une jeune fille occupant la loge voisine, mais il était ensuite allé avec son père féliciter le fringant dramaturge grisé par le triomphe et le champagne.

À Londres, ils le surnommaient « Gentleman Johnny ». La haute société londonienne se l'arrachait en dépit du fait que sa femme avait dû fuir en France quelques années plus tôt pour échapper à une arrestation pour dettes. Cela étant,

c'était un délit tellement courant que personne ne vous en tenait rigueur.

Ce qui surprenait le plus William, c'était que son oncle Hal semblait apprécier John Burgoyne. Oncle Hal n'avait guère de patience pour le théâtre, et encore moins pour les dramaturges, même si, chose surprenante, il possédait dans sa bibliothèque les œuvres complètes d'Aphra Behn. Lord John lui avait confié un jour, dans le plus grand secret, que son frère Hal avait été autrefois passionnément attaché à Mme Behn après la mort de sa première épouse et avant son mariage avec tante Minnie.

Son père lui avait expliqué :

— C'est que, vois-tu, Mme Behn étant morte, il ne risquait rien.

Ne voulant pas paraître ignare, William avait hoché la tête d'un air entendu, même s'il ne voyait pas du tout ce que son père entendait par là.

Il avait depuis longtemps cessé de chercher à comprendre son oncle. Sa grand-mère Benedicta était sans doute la seule à pouvoir le faire. Le fait de penser à oncle Hal lui rappela soudain son cousin Henry, et sa gorge se noua.

Adam avait dû apprendre la nouvelle, lui aussi, mais il ne pouvait rien faire pour son frère. Pas plus que lui, que le devoir appelait au nord. Cependant, son père et oncle Hal avaient sûrement un plan...

Son cheval redressa brusquement la tête et s'ébroua. Un homme se tenait sur le bord de la route, lui faisant signe en levant le bras.

William ralentit et scruta le sous-bois au cas où il aurait des complices tapis derrière les arbres, prêts à détrousser l'innocent voyageur. Le bas-côté était assez dégagé, et la première ligne de troncs était trop dense et touffue pour que quelqu'un s'y cache. Il s'arrêta à une distance respectueuse de l'inconnu, un vieil homme au visage sillonné de rides et aux cheveux d'un blanc pur tressés dans la nuque. Il s'appuyait sur un grand bâton.

— Je vous souhaite le bonjour, monsieur, déclara William.

— Moi pareillement, jeune homme.

Ce devait être un gentleman, car il avait fière allure ; ses vêtements étaient de qualité et il avait un bon cheval, que William apercevait à présent, entravé et paissant non loin de là. Il se détendit légèrement.

— Où allez-vous ainsi, monsieur ? demanda-t-il poliment.

Le vieillard haussa les épaules.

— Cela dépend un peu de ce que vous m'apprendrez, jeune homme.

À son accent, William sut qu'il était écossais.

— Je suis à la recherche d'un homme nommé Ian Murray. Il me semble que vous le connaissez.

William fut déconcerté. Comment le savait-il ? S'il connaissait Murray, peut-être ce dernier lui avait-il parlé de lui... Il répondit prudemment :

— Je le connais en effet, mais je ne sais pas où il se trouve.

— Ah non ?

L'homme le dévisageait avec une insistance déplacée. Ce vieux bouc le prenait-il pour un menteur ?

— Non, répéta-t-il fermement. Je l'ai rencontré dans le Great Dismal il y a de cela quelques semaines, en compagnie de Mohawks. J'ignore où il est parti depuis.

— Des Mohawks... répéta l'homme, songeur.

William vit son regard s'arrêter sur la griffe d'ours accrochée à son cou.

— C'est un Mohawk qui vous a donné cette babiole ?

William se raidit, n'appréciant guère la connotation péjorative du terme.

— M. Murray me l'a apportée, de la part d'un ami.

— Un ami... répéta le vieil homme.

La manière dont il étudiait son visage commençait à mettre William sérieusement mal à l'aise.

— Comment vous appelez-vous, jeune homme ?

— Je ne vois pas en quoi cela vous concerne, monsieur. Bonne journée !

Lorsque l'homme vit William rassembler ses rênes, ses traits se durcirent et sa main se crispa sur le pommeau de sa canne. Juste avant de lui tourner le dos, William eut le

temps de remarquer qu'il lui manquait deux doigts. Il crut un instant qu'il allait monter en selle à son tour et tenter de le rattraper mais, quand il se retourna, le vieillard était toujours debout sur le bas-côté, l'observant s'éloigner.

Cela ne changeait plus grand-chose mais, afin d'attirer le moins d'attention possible, William jugea préférable de glisser la griffe d'ours sous sa chemise, où elle se balançait à l'abri des regards aux côtés de son rosaire.



# L'Écho des cœurs lointains

PARTIE 2 — LES FILS DE LA LIBERTÉ

La guerre d'indépendance américaine prend un tour décisif lors de la bataille de Saratoga. Jamie Fraser, devenu tireur d'élite, y reconnaît son fils naturel et affronte son cousin, qui sera blessé mortellement. Le général Burgoyne exige alors que Jamie ramène sa dépouille en Écosse. À cette occasion, ce dernier espère retrouver sa presse à Édimbourg, qui lui permettrait de continuer à se battre, mais cette fois à coups de pamphlet.

Dans les colonies, lord John Grey découvre un pays livré à l'anarchie, où les colons sont la proie des brigands. Claire étant recherchée par les loyalistes pour avoir transmis en secret des missives aux insurgés, il lui fait une proposition destinée à la protéger.

Pendant ce temps, au xx<sup>e</sup> siècle, Brianna et Roger élèvent leurs enfants au manoir de Lallybroch. Mais un homme mystérieux vient bouleverser leur existence en menaçant leur famille...

DÉJÀ PARUS

*Le Chardon et le Tartan* (tome I)

*Le Talisman* (tome II)

*Le Voyage* (tome III)

*Les Tambours de l'automne* (tome IV)

*La Croix de feu* (tome V, parties 1 et 2)

*Un tourbillon de neige et de cendres* (tome VI, parties 1 et 2)

*L'Écho des cœurs lointains* (partie 1)



La romancière américaine DIANA GABALDON a séduit les lecteurs aux quatre coins du monde avec cette imposante saga écossaise qui met en scène un Highlander du XVIII<sup>e</sup> siècle et une Britannique du XX<sup>e</sup> siècle.

ISBN 978-2-7648-0535-0



9 782764 805350

Groupe  
Livres  
Quebecor Media